



## LA REVUE LITTERAIRE

### Un feu d'artifice romanesque \*

Une saison littéraire d'une grande richesse : telle est la bonne, l'excellente surprise que m'apporte cet automne — automne pourri dans mes cordillères américaines, lumineux, me dit-on, dans ma douce France. Et une exceptionnelle saison romanesque ! Faute de tout recevoir — et de pouvoir tout lire — je m'en tiendrai, cette fois-ci, à cinq titres — cinq noms, choisis sans le moindre souci de la mode, ni des prix. Jean Raspail : *Qui se souvient des hommes...* ; Pierre-Jean Rémy : *Une ville immortelle* ; Sébastien Japrisot : *la Passion des femmes* ; Jean-Edern Hallier : *l'Évangile du fou* et Philippe Labro : *l'Étudiant étranger*.

*Jean Raspail : « Qui se souvient des hommes... »*

Commençons par Jean Raspail. Ce n'est ni un inconnu ni un méconnu. Raspail a son public, mais il a aussi cette chance — oui, je crois que c'est une chance — de n'être pas encore parvenu au zénith. A soixante ans, Jean Raspail reste à découvrir Tant mieux ! Profitons-en ! Cette grâce ne durera pas. Demain, il sera célèbre. On tirera des films de ses récits, qui auront tous été repris en livre de poche. Il n'intéressera plus la critique.

---

\* Cet article a été écrit avant la proclamation des divers prix littéraires.

*Le Camp des saints ; la Hache des steppes ; le Jeu du roi ; Septentrion ; le Président ; Moi, Antoine de Tounens, roi de Patagonie* (1)...

Douze ou quinze volumes, parus en quinze ans, pour la plupart des romans, le dernier doté d'un grand prix littéraire (2). Jean Raspail est un écrivain fécond, et un romancier doué. Écrivain doté de quelques obsessions et aussi d'une solide réputation d'« homme de droite ». Je ne sais si cette réputation — vraie ou fausse — qui, naguère, suffisait à vous parquer dans le ghetto des non-valeurs, a réellement nui à l'auteur de *Bleu caraïbes et citron vert*. La rumeur a sans doute contrarié son accès aux médias, mais elle n'a pas, me semble-t-il, limité son public. Celui-ci croît au rythme d'une œuvre qui s'enracine de livre en livre pour une raison très simple, c'est qu'elle émane d'un écrivain qui ne se reconnaît pas seulement à son style, mais à ses préoccupations, à son monde. Il y a en effet un « ton Raspail » et un « monde de Jean Raspail ».

Il est temps de dire que son nouveau roman, *Qui se souvient des hommes...* (3) — je n'aime pas trop ce titre, cependant —, est un « bon », un « excellent Raspail » — le meilleur peut-être de ses huit ou dix romans.

Je parlais d'un « ton Raspail » et d'un « monde de Jean Raspail ». Ceux qui ont ouvert l'un ou l'autre de ses récits le savent bien. Raspail est à sa manière un écrivain « exotique », comme Loti ou Pierre Benoit, mais son exotisme ne doit rien aux îles enchantées des tropiques, ni aux déserts équatoriens. Son exotisme vient du froid. Raspail est un passionné des grands espaces désertiques, des espaces humides et torrentiels des terres australes. Il a lui-même exploré la Terre de Feu et les îles du détroit de Magellan, bref, c'est un homme du Septentrion : d'où son originalité. Foin, nous dit-il, des coteaux modérés de la douce France, des châteaux du val de Loire, il n'ira pas chercher le bonheur à Madère, comme Jacques Chardonne, ou sur les rivages méditerranéens, comme Michel Déon ! Il lui faut des tempêtes, des pingouins, des pirogues, des récits à faire frémir les corsaires, des glaciers qui s'écroulent dans l'océan, des

(1) Chez Robert Laffont, sauf le dernier, chez Albin Michel.

(2) Grand Prix du roman de l'Académie française 1981.

(3) Jean Raspail, *Qui se souvient des hommes...*, roman, 285 p. (Robert Laffont, septembre 1986).

*paramos* gorgés d'eau. On voit des canots culbutés par des torrents, des Indiens Patagons enduits de graisse de phoque, des sauvages qui n'ont plus forme humaine. Et le romancier n'est tout à fait heureux que lorsqu'il nous conte une aventure qui finit mal.

Cette prédilection pour les terres australes, découvertes il y a quelque trente-cinq ans, n'a jamais été plus forte que dans *Qui se souvient des hommes...* C'est du Raspail concentré, du Raspail à l'état pur : du Raspail chez les Alakalufs — un Raspail converti à la vie sauvage et prêt à devenir Alakaluf lui-même.

Les Alakalufs, appelés encore Karverskars — *les hommes* — sont les descendants, très pauvres, mais fiers et farouches, des indigènes que découvrirent, successivement, Bougainville, Dumont d'Urville, l'amiral Barthes.

José Empereur leur a consacré un livre (4) que l'on devrait rééditer et auquel se réfère honnêtement notre auteur. Au fur et à mesure que les conquérants espagnols descendaient vers le sud, le long des deux côtes atlantique et pacifique, les indigènes se réfugiaient dans les îles qui s'étagent du golfe de Peñas au cap Horn. Plus on descend vers le pôle, plus ce monde devient inhospitalier. Les îles se couvrent de glace, il y fait toujours froid, le vent souffle en rafales, l'océan furieux dévaste les plages. D'abord la neige, puis le grésil, qui pique comme des milliards d'aiguilles. Enfin la pluie, glacée, pesante, interminable. « *Les forêts ruissellent, les cascades descendent des nuages, les glaciers qui émergent du brouillard paraissent suspendus dans le ciel. Les chenaux sont balayés par de blancs tourbillons qui s'arrachent à la surface de l'eau et se cabrent en s'élevant sans cesse. On dirait des geysers en marche. Tout cela s'accompagne d'un vacarme de fin du monde. Les vents s'engouffrent dans les chenaux à la rencontre l'un de l'autre et soufflent comme des tuyaux d'orgue qui éclatent.* »

Mais cela n'est rien encore, comparé à la cruauté des hommes. Car le sujet du livre, c'est l'affrontement — en une lutte bien sûr inégale — des derniers Alakalufs — les « derniers hommes » — et de leurs conquérants blancs, le malentendu qui oppose les « sauvages » aux prétendus « civilisés ». Une lutte physique, parfois violente et cruelle, mais aussi mentale et

(4) *Les Nomades de la mer* (Gallimard, 1955).

sociale. Pas de langage commun entre les envahisseurs pleins de morgue et les Indiens nus. Pour avoir refusé de croire au « *dieu bon et miséricordieux* » qui leur est prêché, les malheureux Alakalufs, restés fidèles à leur propre dieu — Ayayema, l'esprit du mal, au génie mauvais et puissant —, seront repoussés, impitoyablement balayés et finalement exterminés.

On admirera la manière dont Jean Raspail s'identifie à ses étranges personnages : on dirait qu'il a partagé leur vie, leurs chasses, leurs amours, leur exode. Le récit paraît d'abord lointain, trop étrange pour nous concerner. « *Dieu a créé l'homme à son image* », mais cela, aucun Alakaluf ne le sait. « *Cependant, en gravant sa propre image dans la pierre, c'est celle de Dieu qu'il a gravée, sans pouvoir décrypter le message et encore moins la volonté qui le lui a inspiré.* » Voilà pour la religion de ces hommes qui plongent dans la nuit des temps.

Et voici leur vie quotidienne. Les plus vigoureux portent sur leurs épaules, comme un manteau sanglant, des quartiers de viande crue qu'ils ont percés d'un trou pour y passer la tête, gardant de cette façon les mains libres. « *Arka ! En route ! Ils n'ont pas d'autre fourrure que celle qui protège du froid leur peau nue, pas de réserves de viande qui puissent les maintenir en vie sans chasser au-delà de dix levers de soleil. Leurs armes de pierre taillée sont dérisoires... Ainsi vont les Karverskars, toujours fuyant, se hâtant sur leurs courtes jambes, marchant à travers la grande plaine et suivant rivières et vallées dans la direction du soleil lorsqu'il est au plus haut dans le ciel : Oykyemma, soleil en haut, le sud.* »

Ces revenants du néolithique, ces errants qui en sont restés à la peau de phoque et aux outils de pierre taillée ont toujours été aux prises avec des envahisseurs plus forts qu'eux, plus rapides, mieux armés — décimés, sauvés, parfois *in extremis*, par leur connaissance d'une terre inhospitalière, des sautes d'un vent implacable, des surprises d'un océan homicide. A en croire Jean Raspail, Lafko, fils de Taw, fils de Lafko, se serait pour ainsi dire réincarné, de père en fils, pendant cinq mille ans, pères et fils vivant dans le même canot, sous le même *tchelo*, recommençant la même existence avec Wanda, la même femme. Accroupis sur leurs talons, ils grattent des ossements de baleine pour en tirer les mêmes harpons, creusent les mêmes troncs pour fabriquer les mêmes canots et chantent toujours les mêmes chansons

sur la même note unique continue, les chansons du rat, de l'araignée, du phoque qui beugle sur les rochers ou de Palpal, le perroquet.

Mais le temps, resté pendant vingt mille ans presque immobile, va soudain s'accélérer. Entre le xv<sup>e</sup> et le xvi<sup>e</sup> siècle, l'Europe se déploie sur le monde. C'est l'âge des grandes découvertes, des grands capitaines... et des grandes tueries au-delà des mers. A Nuremberg, un rat de bibliothèque nommé Martin Behaïm a dessiné sur ses cartes marines la route que prendront les navigateurs. La terre est devenue ronde ; Magellan va bientôt en faire le tour. Descendus de l'isthme du Darien, des Espagnols finissent par aborder sur la Terre de Feu. Leurs compatriotes se sont gorgés d'or au Pérou et en Colombie. Eux débarquent sur des confins inhumains, décimés par le froid, les fièvres et les famines car il faut plus que de la chance pour franchir le détroit de Magellan.

Toutes les règles de la nature y sont violées en même temps. *« La marée monte et descend trois fois dans une matinée, libérant des courants violents qui s'opposent et engendrent des vagues énormes et courtes s'abattant sur le pont des navires comme des cognées de bûcheron. Des vents fous se précipitent à la rencontre les uns des autres, puis s'ordonnent en une ronde infernale creusant un entonnoir dans la mer où tout ce qui flotte encore est aspiré inexorablement au fond. D'autres dévalent des montagnes avec des grondements de fin du monde. La nuit tombe à midi, à deux heures, à trois heures. Les navires deviennent aveugles vingt fois en une journée, sous des nuages de grêle et de neige. »*

Les Espagnols, comme l'ordonne leur roi, fondent des villes. Philippe II avait dit : *« La cité sera comme un échiquier. Les rues tracées au cordeau. On y élèvera une cathédrale, un gibet, une forteresse, un palais pour le gouverneur, un autre pour le tribunal et pour le grand conseil, un couvent, des magasins, des entrepôts, une caserne, et des maisons convenables pour les couples de colons mariés... »* Majesté et puissance de l'Etat !

*« Majesté fangeuse. Puissance mort-née. Rien n'est sorti de ce borborygme. Cathédrale, palais, couvent : des cabanes à ras de terre, pourrissant sur pied comme les arbres de la forêt, où survivent des êtres efflanqués, la peau grise, grelottant dans des vêtements trempés, roides de froid. Les rues ont l'aspect d'une tourbière. Aucune botte n'a résisté à la corrosion de la boue. Les*

*uniformes sont en lambeaux. Les cuirs fondent comme du papier, les cuirasses rouillent. Les semences ont pourri. On se nourrit de moules à peine comestibles, de viande de phoque qui se putréfie sitôt l'animal tué. »*

Dans ces refuges, qui n'ont de cité que le nom, les occupants se voient guettés par des « sauvages » à face de rats qui les lardent de leurs flèches. Y a-t-il une justice dans tout cela ? *« Comprenez-vous cela, Excellence ? Depuis quelques jours ils ne se gênent plus. Ils arrivent avec leurs canots, et on a l'impression qu'ils nous comptent. Ils sont de plus en plus nombreux. Ils s'appellent par des feux de fumée. Par moments ils nous lancent des pierres. Ils se servent très bien de frondes. Ils ont aussi des javelots. Hier ils m'ont tué deux hommes. »* Ainsi soupirent les fiers Espagnols.

Il y a des scènes extraordinaires dans le roman de Jean Raspail. Mais elles ne sont guère réjouissantes, même si un humour noir s'y mêle. Ainsi, le chapelain espagnol s'époumonne-t-il à crier aux Alakalufs : *« Au nom du Seigneur Jésus-Christ, paix sur cette terre espagnole aux hommes de bonne volonté ! »*

Un peu plus loin, l'amiral Drake, de retour à Londres, narre à sa reine — Elisabeth 1<sup>re</sup>, la reine-vierge — les amours d'un de ses hommes qui avait fait le pari, avec ses camarades de bordée, d'honorer une de ces femelles *« sans besoin de lui pocher un œil ou de lui casser les dents »*.

*« J'aurais dû interdire l'exercice au nom de la morale et de la religion, au moins au nom de la propriété, mais au nom de la curiosité, je n'ai pu m'empêcher de le permettre. Nous avons donc saisi à terre l'une de ces aimables créatures. Je me la suis fait présenter tandis que mon gabier gallois, armé du jet de la pompe, dégrasait sa fiancée à grande eau. La graisse de phoque coulait de son corps, mais elle puait encore. Un peu moins, cependant. J'ai surpris le regard de quelques marins qui commençaient à envier mon Gallois...*

*Car le pasteur les a mariés, Majesté ! Au détroit de Magellan, tous les sacrilèges sont permis...»* ...

Récit haut en couleur — et en odeurs.

Deux siècles plus tard, les survivants des Alakalufs vont rencontrer *« ces messieurs du siècle des Lumières »*. Mais le malentendu persiste entre des « civilisés » imbus de leur supé-

riorité et des indigènes apparemment obtus. Le commodore, sir John Byron, se voit invité à manger une tête de phoque tandis que l'on peint la moitié de son demi-visage en rouge. Le naturaliste Charles Darwin observe d'un œil critique le brave pasteur Watkin dans ses œuvres d'évangélisation.

*« Voilà un brave jeune homme de pasteur aux mœurs irréprochables, fils d'évêque, aussi digne que courageux, animé d'intentions pures, et qui semble depuis quelques jours fasciné par l'animalité qui se dégage de cette femelle pêcherais. Cela est d'autant plus surprenant que, pendant toute la traversée, dans la promiscuité de ce navire où nous sommes réellement entassés, il s'était conduit envers Fuégia comme envers n'importe quelle jeune fille anglaise. Tout a changé à notre première descente à terre.*

*[...] Il n'a de cesse de la toucher, sous le masque de l'affection protectrice, de lui saisir la main, le cou, le menton, toutes ces petites parcelles de chair nue, de lui caresser les cheveux, en ce moment même le genou, et il ne parle que de l'épouser afin de rendre compatibles le but de sa mission, son état, sa dignité, avec la pente épouvantable où ses sens l'ont emporté. Malheureux pasteur Watkin !...*

*Encore ne sait-il pas que, pendant qu'il se ronge les sangs, quelques marins parmi les plus frustes profitent impudemment des nouvelles dispositions de sa protégée. »*

Le révérend Watkin, bon et compatissant, sera horriblement supplicié par les Alakalufs !

Nous assistons encore à la traque impitoyable des Loberos, les chasseurs de phoques chiliens en quête de femmes et d'esclaves. Quoi encore ? Voici, à la « Belle Epoque », notre compatriote, M. Maurice, venu présenter sa troupe d'« antropophages » aux foules parisiennes du Champs-de-Mars. Comme ces « sauvages » n'ont pas de nom, M. Maurice les a appelés Premier, Second, ainsi de suite jusqu'à Quatrième !

Enfin, *last but not least*, viendront les braves religieux salésiens, dont la mission de l'île Dawson sera, comme l'Enfer, pavée d'excellentes intentions !

La conclusion de cet époustoufflant récit n'est — on s'en doute — pas gaie. Le destin est accompli. La boucle est bouclée. Nous retrouvons Lafko sur la grève où nous l'avons rencontré au

début du récit. Il est seul. De quoi se souvient-il ? De rien. Il a vécu vingt mille ans, et ce n'est que l'espace d'un instant.

Dieu a créé l'homme à son image, mais cela, Lafko ne le sait pas. Dieu le lui avait toujours caché. Le petit bonhomme maladroitement gravé sur cette pierre par le premier de tous les Lafko, au début de la longue route, c'était la marque inspirée de Dieu, mais Lafko n'a jamais décrypté le message.

« *Tout est calme, désormais. Lafko marche sur des nuages, environné de silhouettes blanches qui lui font escorte par milliers. Enfin, une voix lui dit :*

— *Te voilà. Sois le bienvenu chez toi, Lafko. C'est vrai que tu es petit et laid, que tu as l'intelligence misérable, que tu sens mauvais, que tu es sale.*

*Mais vois comme tu me ressembles... »*

Jean Raspail a écrit, entre Swift et George Orwell, une allégorie qui vaut pour tous les temps.

### *Pierre-Jean Rémy : « Une ville immortelle »*

Un livre séduisant, riche de culture et de vie, c'est le nouveau roman de Pierre-Jean Rémy — son trentième livre déjà, et presque tous ont eu du succès ! la *Ville immortelle* (5) qu'il dépeint ressemble comme une sœur à Florence, où notre collègue (à la ville M. Jean-Pierre Angremy) a le privilège d'être « le consul de France ». Pour éviter une identification trop facile, il a déplacé Florence vers le nord, pour en faire une sorte de royaume imaginaire, un espace féérique, intermédiaire entre Venise et Salzbourg.

Son héros, Julien Wiener, était en train de rater sa carrière. Il a fallu la protection d'un vieil et puissant homme d'Etat pour rouvrir, à N..., un consulat fermé depuis plus de quinze ans. Julien a donc accepté, lui qui n'aimait que Paris et la Provence, d'aller habiter le vieux palais Sarrocco. Il est arrivé à N... en plein hiver, et il a été aussitôt séduit par cette ville morte, prise dans la glace, momifiée, par ses églises rococo et ses palais baroques.

---

(5) Pierre-Jean Rémy : *Une ville immortelle*, roman, 292 p. (Albin Michel, août 1986).



Enchanteur début de mission ! Les gens qu'il rencontrait lui répétaient qu'il allait avoir « *un grand succès* ». Une vie facile, pleine de dîners, de bals, d'intrigues, avec un parfum de décadence et de vanités mais aussi des rencontres plaisantes et des visites enrichissantes, s'ouvrait devant lui. Il allait devenir l'ami de la comtesse Beker et de Mme Schonberg, être reçu dans les palais des « grandes familles », et passer des bras de la brune Maria-Teresa à ceux d'Angelica, sa jeune femme de ménage. Et puis, un jour, tout a commencé à se dégrader.

Une nuit, Julien apprendra que l'on a mis fin à sa mission. Il achèvera aussitôt la confession qu'il avait commencée et se tirera une balle dans la tête.

Plus court, ce récit ferait une excellente nouvelle dans la manière d'Henry James (*les Papiers d'Aspern*). Mais le roman a près de trois cents pages. Y croit-on vraiment ? Pas tout à fait. Ce n'est pas seulement à la pension Béatrice, refuge de vieilles dames, ou au palais Sarrocco, siège du consulat de France, que le temps paraît s'être arrêté. Non seulement la ville paraît figée, hors du temps, en état d'hibernation depuis plus de deux siècles, mais Julien lui-même, qui n'est pas tout à fait « de son époque ». Ni les antiquaires de la rue des Officiers du palais, ni les marquises Janning et Berio, ni son amie Monica Beker n'ont suffi à tirer le séduisant consul de sa léthargie. Le voyage à N... de son puissant protecteur, le président du Conseil, qui avait connu la ville dans sa jeunesse et souhaitait y revenir, s'est mal terminé — et cela malgré la soirée donnée en son honneur au consulat — où un quatuor à cordes accueillait les invités avec de la musique de Boccherini. Une succession de crimes sadiques a dévasté la ville mais ceux-ci restent trop mystérieux pour nous toucher.

Pour que l'envoûtement de N..., cité superbe et maléfique, fût parfait, il aurait fallu nous y faire vivre deux siècles auparavant. Julien Wiener est un personnage de la comédie italienne, non un jeune homme d'aujourd'hui. Sous un masque de carnaval, nous l'aurions peut-être compris et aimé.

Sébastien Japrisot : « *la Passion des femmes* »

J'ai eu souvent des coups de cœur en littérature. Mais les coups de cœur pour les livres que l'on n'aime pas sont plus

rare. J'en ai ressenti un pourtant, voilà bientôt dix ans — je ne sais si les lecteurs de *la Revue* s'en souviennent —, pour Sébastien Japrisot et son *Été meurtrier* (6). « *Une grande économie de moyens, soulignant la pire horreur qui soit* », écrivais-je à la fin de mon papier, encore tout saisi par l'inoubliable figure d'Eliane, dite *Elle*, une petite personne à qui l'on aurait donné le Bon Dieu sans confession, mais qui n'aimait pas son père (elle l'avait tué), qui n'aimait pas sa mère, qui voulait venger cette mère que des « bourgeois » avaient violée, qui se jouait de son innocent de mari, et qui répandait partout le malheur.

Comme on pouvait le prévoir, le roman a donné naissance à un film autour d'Isabelle Adjani, folle à lier et superbe, et Sébastien Japrisot est devenu célèbre. On le voit aujourd'hui partout dans les médias, ses romans sont réédités en poche, et son visage viril fait concurrence, dans *Paris-Match*, aux vedettes de l'écran.

On a dit que *la Passion des femmes* (7) allait recevoir le prix Goncourt, mais les Dix n'ont pas voulu qu'on leur force la main et l'ont rayée de leur sélection.

Peu importe ! Le livre fera sûrement une belle carrière. *La Passion des femmes* est, comme tous les romans de Japrisot, un *thriller*, avec sexe, violence et crime.

On y retrouve les images choc, les retours en arrière comme dans les films, les dialogues éclair, et cette langue brutale et simplifiée qu'affectionne l'auteur. Mais, alors que *l'Été meurtrier*, histoire d'Atrides italiens en Provence, était le récit d'une vengeance, thème relativement simple, *la Passion des femmes* est plus compliquée — compliquée jusqu'à l'in vraisemblable.

Sur une plage de l'Ouest, un jeune homme s'est échappé d'un pénitencier. Il affirme qu'on l'a condamné pour un crime qu'il n'a pas commis. Mais — par la force ou par la ruse — il va s'emparer de huit femmes qui ne pourront jamais l'oublier. L'une d'elles, pour se venger, l'abattra sur la plage avec un fusil de chasse, et c'en sera fini de « *ce jeune homme obstiné* » qui croyait à son étoile.

(6) Denoël, 1977.

(7) Sébastien Japrisot : *la Passion des femmes*, roman, 410 p. (Denoël, septembre 1986).

Ce jeune homme qui titube, c'est la première image du film — pardon, du livre — de Japrisot. Toute l'action est censée se passer le même jour, entre 20 h 15 et 21 h 10, mais ce sont neuf vies entières que nous revivons en quatre cents pages, en bien des endroits différents, quitte à repasser par les mêmes carrefours.

Huit femmes parlent. Elle s'appellent Emma, Belinda, Zozo, Caroline, Frou-Frou, Yoko, Toledo, Marie-Martine. Elles parlent du même homme et chaque fois, pourtant, c'est un homme différent qui apparaît. Différent et semblable puisqu'il s'agit du même assassin — ou du même innocent. Chaque fois, nous avons affaire à une situation nouvelle, souvent cruelle, ou simplement cocasse.

Emma est dessinatrice dans un bureau de publicité. Elle vient d'épouser un personnage immonde, M. Séverin, son chef du personnel, qu'elle n'aime pas, mais au moment où elle part avec lui en voyage de noces, elle se voit enlevée, bâillonnée, prise en otage, contrainte de conduire son agresseur, un certain Vincent, dont elle finira par s'éprendre, avant de l'abattre d'un coup de fusil.

Belinda et Zozo — une blonde, une Noire — contredisent cette première version. Elles sont les pensionnaires de la Reine de cœur, un bordel de la pointe des Amériques.

Belinda a été conduite ici par Beau-Masque, son amant — « *l'amour de sa vie, l'ouragan de ses nuits, l'attente de ses jours* » —, qui finira par la vendre à un copain évadé du pénitencier. Tony — le prisonnier en cavale — se fera aimer de Belinda qui, pourtant, finira par l'abattre. La Noire Zozo est plus gaie. Elle rectifie les mensonges de sa copine. Elle est tombée amoureuse d'un certain Francis qui finira mal.

Caroline, elle, est une jeune veuve très convenable, qui dirige un pensionnat. Elle sera la victime d'un monstre, qui l'appelle Gambettes et qui, d'ailleurs, ne la touchera pas.

Frou-Frou est actrice de cinéma — une actrice célèbre mais sans illusion sur son talent. En croisière, elle découvrira et cachera un prisonnier évadé, nommé Frédéric.

Toledo a servi comme infirmière en Birmanie, dans un hôpital militaire. Elle recueille un certain Maurice dérivant sur un radeau, qui la plantera là, entre la Birmanie et la Chine.

Marie-Martine est avocate. Elle instruit le dossier de cet homme dont elle prétend sauver la tête.

Mais, de ces huit femmes, celle que je préfère est Yoko, la petite Japonaise qui revient d'Australie et, son bateau torpillé, se retrouve sur une île déserte avec quelques compagnons d'infortune. L'île n'est pas tout à fait déserte puisque l'ennemi y a débarqué — des aviateurs, américains et britanniques, dont quelques-uns ont péri en mer. Finalement, Yoko se retrouve seule entre le gros Bill et le gentil Dick, qui se partagent ses charmes. Dans les histoires de Japrisot, le pire est presque toujours sûr : Bill-Caïn finira donc par tuer Dick-Abel et Yoko se retrouvera à nouveau seule dans la jungle, mais pas entièrement, puisqu'elle tombe sur deux Français — Esmeralda et Frédéric, le prisonnier évadé. Yoko tombe amoureuse de Frédéric, qui finira par s'enfuir, sur un bateau qu'il a fabriqué. Esmeralda la console : « *Pleure pas, pleure pas, Yoko. Nous survivrons. Les femmes survivent toujours.* »

Mais l'histoire va finir — mal, puisque nous sommes dans un roman de Japrisot. Le héros, qui est aussi l'écrivain, le récitant, le monstre, l'assassin, l'évadé, l'amant intrépide également, qui est peut-être innocent ou coupable, qui sait ?, se retrouve, avec « *cette horreur* » sur la poitrine, cette tache rouge sur son beau polo blanc. Il recense, avant de disparaître pour toujours, les femmes qu'il a tant aimées : Caroline et Yoko, Frou-Frou, Esmeralda, Belinda, Marie-Martine et la Noire Zozo. « *De chacune, il connaît la destinée.* » Mais le personnage — héros ou démon ? — qui les a tant occupées, est-ce bien lui ? Et si « *au lieu d'être en dehors de l'histoire qui se termine, il était bel et bien dedans* » ?

La virtuosité de l'auteur est grande. Mais n'est-il pas tenté d'en abuser et de réduire ses personnages à de simples marionnettes dont le romancier n'abandonne jamais les ficelles ? Et s'agit-il de passion dans un livre où chaque aventure — ou presque — est vécue dans la violence et le sang ? La manière de Japrisot a quelque chose d'inquiétant. Mais n'est-ce pas aussi le reflet du monde violent où nous vivons ?

*Jean-Edern Hallier : « l'Évangile du fou »*

Jean-Edern Hallier... Celui-là non plus n'est pas sans talent. Mais où réside exactement son talent ? On n'en voit qu'une partie dans son « œuvre » (8), et cette partie-là n'est sûrement pas la meilleure. En revanche, il éclate dans l'exploitation médiatique, tous azimuts, de la formidable mégalomanie qui habite Jean-Edern depuis bientôt trente ans. (Il est né en 1936.) Et l'on peut bien dire que cette mégalomanie, ce narcissisme lui ont tenu lieu d'armature intellectuelle et morale.

« Grand écrivain », il est persuadé de l'être, depuis son premier roman. Il l'était avant même de prendre la plume ! Il nous le dit, il nous le répète depuis vingt-cinq ans, prenant son bien partout, puisant à toutes les sources, mêlant les pitreries et l'histoire, Sartre et *l'Almanach Vermot*, les héros de la guerre et ceux de Mai 68, vénérant tour à tour le Diable et le Bon Dieu. Cela, il le fait avec appétit, un manque de suite dans les idées, un goût pour la volte-face qui déconcertent, mais aussi avec un enthousiasme et un entrain qui mériteraient de meilleures causes.

« *Au lieu de faire des bêtises, fais ton Foucauld* », lui répétait sa mère exaspérée. Vivante, il ne l'écoutait guère. Morte, il a décidé de lui obéir. Mais qu'aurait-elle dit de ce livre incohérent (9) — mi-roman, mi-essai, mi-biographie, mi-pamphlet —, de ce livre « dingue » où, une fois de plus, il n'est question que que de Jean-Edern, de ses humeurs, de ses amours, de ses mariages, de sa santé, de sa gueule de bois, de sa fortune, de son infortune, de sa chance, de sa folie, de sa malchance et, toujours, de son génie. Il a rêvé d'être orphelin comme le père de Foucauld — ce petit garçon riche qui eut cette chance dès l'âge de sept ans. « *Orphelin, oui, j'aurais pu m'offrir des illusions de parents — j'aurais eu l'embarras du choix, j'aurais pu être le fils du cocher de la reine d'Angleterre ! celui de l'amant de lady Chatterley ! ou le petit lord Fauntleroy !*

[...] *Si j'avais été le fils de Hitler, je serais passé à la télévision pour accuser mon père ! La légitimité ne se conquiert*

(8) *La Cause des peuples, Le premier qui dort réveille l'autre, Fin de siècle, etc.*

(9) Jean-Edern Hallier : *l'Évangile du fou*, roman, 439 p. (Albin Michel, septembre 1986).

*qu'à l'aide du passé récusé. Ou, fils de ma concierge, je n'aurais pas eu à monter l'escalier quand l'ascenseur était en panne ! Bref, j'aurais pu tout être. Le résultat en aurait toujours été le même : Jean-Edern Hallier. »*

A l'image de l'enfant sublime, la saga familiale ne pêche pas par un excès de modestie : *« Si du côté de mon père nous appartenions à la grande tradition catholique, ma mère était à la fois alsacienne et protestante. Les siens étaient des juifs honteux, convertis sous les dragonnades, de parfaits israélites français, patriotes, antisémites — et, comme de bien entendu, extrêmement riches. D'une génération l'autre, nous étions d'insatiables coureurs de dots. C'est une manie familiale que d'épouser des filles riches — et toujours juives. Il n'y a jamais de mésalliance avec l'argent. »*

Jean-Edern Hallier, demi-juif (comme Proust) !... Ce détail, jusqu'ici, manquait à sa biographie. Il nous vaut un développement sur l'antisémitisme qui ne brille pas non plus par un excès de nuances. *« Si je hais l'antisémitisme, c'est à cause de sa connerie, sa monstreuse, sa dégoulinante et hideuse connerie. Quand j'entends parler les antisémites, j'assiste au brusque enlaidissement de leur visage. L'antisémitisme n'est pas du tout effrayant, il est seulement répugnant, pitoyable et c... Répugnant parce qu'il est dirigé contre le sang et non contre la personne, pitoyable parce qu'il est envieux alors qu'il voudrait être méprisant, c.. parce qu'il consolide ce qu'il veut détruire. »*

Voilà Jean-Edern en tout cas rebaptisé : il est maintenant *« judéo-celte »*.

Mais pourquoi donc avoir pris — si tard — pour modèle le père de Foucauld — mort martyr, mais non encore canonisé ? A écouter Jean-Edern, l'histoire du moine serait une histoire de famille. Foucauld, Guynemer, Saint-Exupéry, l'Aéropostale, toute cette légende appartiendrait de droit à la famille Hallier. Si bien que Jean-Edern s'annexe encore Alain Gerbault et quelques autres. Pourquoi pas ? *« Tout ce qui est grand est mon père »,* disait, avec plus d'éclat, Montherlant.

Foucauld, c'est la synthèse de la nuit étoilée, de l'océan de sable et de la *terra incognita*. Le frère du général Laperrine, commandant en chef de la région des oasis, mort de soif dans le désert, le 29 mars 1920. Et Saint-Exupéry, qui, de Tunis, rendait visite à la mère de Jean-Edern. *« Il avait le nez en l'air,*

*de gros yeux globuleux, il fumait sans arrêt et faisait des trous de cigarette dans la nappe, par distraction. Même au sol, il était dans les nuages. »*

Mais le rapport, direz-vous, entre Foucauld et Jean-Edern ?  
Le voici :

*« Ça fait quarante-quatre ans plus cinq que je n'arrête pas de tout détruire. Foucauld aussi. Il a tout laissé détruire, de Nazareth à Beni Abbès, [...] de ce qu'il avait commencé d'entreprendre. Gosse, déjà il détruisait tout, entrant dans des rages indescriptibles, piétinant son propre château féodal avec son donjon, ses tours et ses douves de sable quand un autre venait y toucher. »*

Autre rapport, dont je laisse à l'auteur la responsabilité : l'érotisme. Certes, le jeune lieutenant de Foucauld a bu beaucoup de champagne avec des gourgandines, mais était-ce une raison pour nous imposer tant de pages dignes des magazines spécialisés ?

*« Foucauld fit comme tout le monde le mur de Ginette. [...] Il ruminait tout seul dans la nuit, sous les réverbères glauques, ses mauvaises pensées (son vain amour pour Marie, etc.). Déambulant en d'obscures ruelles, il écoutait les sirènes chancreuses venues des îles lui susurrer sous les portes cochères :*

*— Tu montes, chéri ?*

*A la fin, il n'y tint plus. Il monta deux étages pour se retrouver dans une chambre sordide où la négresse de mauvaise famille d'à peu près trente-neuf ans l'obligea... »*

Jean-Edern Hallier aurait dû écrire la suite de cette page en latin.

Foucauld-Hallier. *L'un est l'autre*, comme dirait Mme Elisabeth Badinter.

*« La jeunesse de Foucauld me renvoie à la mienne. [...] Plus j'égotise Foucauld, plus j'en fais un autre, un nabab de quelques étés de débauche, qui passa tous ses examens de justesse, presque sans travailler, ses petits yeux [...] noyés dans un sac de graisse. [...] Il buvait du mouton-cadet, il donnait des fêtes, des dîners à cent vingt-cinq millions et une chandelles, dépensait sans compter dans une valse ininterrompue de louis d'or, de napoléons, d'obligations franco-russes, de Panama, de chapeaux de paille d'Italie. En même temps, il notait sans exception ses conquêtes féminines sur une sorte de carnet de blan-*

*chisserie qu'il est bien dommage que sa famille se soit empressée de faire disparaître après sa mort. »*

Comme Foucauld, Hallier affirme : « *Les femmes, je les séduisais sans peine.* » Mais il est plus doué pour la publicité que ne le fut le moine-soldat. Encore que, nous suggère son biographe, cet ex-trappiste éprouva le besoin de faire connaître, par l'intermédiaire de l'académicien René Bazin, sa discipline de jeûne et de prière, la plus dépouillée et la plus dure que l'Occident latin connaisse. C'est qu'entre-temps il était passé par la Trappe. Comme l'observe Louis Massignon, « *devant la perversité sociale croissante et le mystère d'iniquité des temps présents, l'ultime recours de l'humanité est dans la vie monacale* ».

Jean-Edern n'en est pas encore là, même s'il a essayé d'imiter le libertinage du lieutenant de Foucauld, sa liaison avec Claire de Lune, sa « *perle d'amour* ». Mais Foucauld aimait aussi — chastement cette fois — sa cousine, Marie de Bondy : ici nous touchons au secret de sa conversion. Justement, pour rester dans la note, Jean-Edern a courtsié Diane de Bondy, la petite nièce du père de Foucauld.

« *Nous nous aimions, nous nous aimions. O corps, vieux galet, des milliards de fois poli par les mêmes vagues de caresses ! La déperdition du désir n'est qu'une lassitude de l'esprit. Nous ne pouvions imaginer un seul instant qu'elle nous guettait, tant notre besoin de connaissance de l'autre nous entraînait vers la finalité même de l'amour, l'unicité : ne plus faire qu'un seul être.* »

Quelle envolée vers les cimes !

« *Oui, le moment arriva où nous cessâmes d'être deux : je devins Diane, Diane devint moi. La réciprocité était si parfaite que notre amour était clos, fini au double sens où nous étions tous les deux enlacés, emprisonnés, quasiment fossilisés dans le même galet.* »

Parfois, comme par mégarde, Jean-Edern lâche une réflexion profonde. « *Le génie du christianisme, c'est d'avoir réussi à faire en sorte qu'un saint et un boucher luttent à mort à l'intérieur du même désir. Ses grands mystiques retournèrent symboliquement contre eux-mêmes la formidable potentialité de cruauté de l'homme contre l'homme. Des premiers anachorètes à sainte Rose de Lima qui s'enfonçait des pointes rouillées dans les reins, ou à sainte Jeanne de Burgos qui faisait couler dans ses blessures la*



*cire fondue d'un flambeau, ils étaient tous des repentants universels, qui élevèrent la jouissance de la mortification, les spasmes de l'autofustigation et les caresses de la torture de soi jusqu'à la dignité suprême, la sainteté. Dans le génocide lent de leur chair, à coups de privations et de prières, ils témoignèrent intensément contre la violence absurde du monde.*

*Plus cette violence devient muette, plus l'homme d'aujourd'hui paraît désarmé. Le terrorisme, cette forme moderne de la guerre, est la conséquence du génocide culturel de nos sociétés massifiées. Plus rien ne s'oppose à la spirale de ses exactions, sinon un terrorisme accru... Je l'ai répété mille fois avec une clairvoyance humiliée : on ne désarme la violence du monde que par la violence de la pensée — celle d'une parole libérée, qui brise les non-dits et ne craint pas les tabous. »*

C'est le numéro de charme d'un enfant doué devenu modeste, sérieux, incompris, mais toujours génial.

De bons passages aussi sur « *le grand style de la vérité* », arme absolue de l'écrivain (sinon « *la littérature se meurt, écrasée par les siècles de la communication* »), sur la sous-culture journalistique et ces polices de l'esprit qui « *veillent jour et nuit à ce qu'on ne dise jamais rien* » et beaucoup de « *mots d'auteur* », qui hésitent entre Sacha Guitry (« *la réputation, c'est l'écho de la bêtise des autres* ») et l'*Almanach Vermot* (la guerre de 1914, déclenchée par « *une actrice yougoslave, l'immortelle Sarah Jevo* »).

Tout sert à celui qui n'a d'autre but que de faire parler de soi, en bien ou en mal, peu importe ! « *L'handicapé majeur de la littérature française, c'était moi ! Toute parcelle de génie, même infime, vous rend infirme. Tout ce qui m'était inférieur me dépassait automatiquement.* »

Méconnu, trop connu, Jean-Edern pourrait bien être, suggère-t-il, comme Foucauld, un saint non reconnu ! « *J'ai consulté à Rome à la Causa dei Santi (appelé familièrement, au Vatican, le ministère des Anciens Combattants), les archives du procès en canonisation de Foucauld. [...] Il y a un énorme volume à usage interne que la Curie m'a prêté, que j'ai gardé, et que je n'ai jamais rendu ; il retranscrit les actes et les interrogatoires des témoins. On n'y relève aucun des phénomènes physiques de la sainteté, ni lévitation, ni stigmates, ni odeur, ni incorruption du corps. [...] J'ai épluché en détail ce procès sans fin et que*

*j'ai en quelque sorte suspendu, puisqu'il ne peut se poursuivre sans la pièce maîtresse qu'on m'a laissé subtiliser. [...] Le Vatican a-t-il voulu se laver les mains d'une sainteté douteuse en déposant en compensation dans les miennes une offrande à la littérature ? Quoi qu'il en soit, le procès de Jeanne d'Arc dura huit siècles, l'Eglise n'est pas pressée. »*

Faudra-t-il attendre encore huit siècles pour voir canoniser Jean-Edern ? Patience !

Comme s'il craignait d'en avoir trop dit, d'en avoir trop fait, Jean-Edern clôt son livre (bien long, trop long — 428 pages —, trop de redites) sur une superbe prosopopée : *« J'appartiens à la race de ceux qui ne sont rien et dont toute la passion, pour rester des hommes libres, se sera employée à n'être rien jusqu'à la fin. Alors je dormirai tranquille, apaisé, revenu de toutes mes fièvres, mes vanités insupportables, et de mes défis gratuits, ainsi qu'en la nuit de l'achèvement de mon livre. »*

*Petit prince dépouillé de tout, fourmi à qui l'on a tout arraché, même les ailes de l'immortalité vers quoi toute ma vie a tendu, comme un arc, vers cet absolu dérisoire, il me restera la joie de m'être acquitté de mon ultime tâche filiale. Le temps verra mon retour au fourneau et à ma part de paradis : nourrir ceux qui ont faim de justice et vêtir ceux qui ont froid dans la grande indigence spirituelle moderne. »*

Peut-on accomplir une œuvre d'art en faisant un perpétuel exercice de voltige, quitte à changer de vérité de livre en livre ? Certains ont frôlé la réussite. On songe à Oscar Wilde, à Scott Fitzgerald — ou, dans un autre ordre d'idée, à Casanova. Jean Cocteau aimait à dire : *« Je suis un mensonge qui dit toujours la vérité. »* Mais il avait payé de sa personne, et il a su reconnaître ses erreurs.

On cherche en vain, dans *l'Evangile du fou*, le ton de la sincérité. Jean-Edern Hallier procède à force d'exagérations. Il a modifié à son profit le précepte de Voltaire. Ce n'est plus : *« Mentez. Mentez toujours. Il en restera toujours quelque chose. »* Mais : *« Exagérez toujours. Il en restera bien quelque chose ! »*

[J'entends dire, dans ma lointaine retraite américaine — où ce genre d'écho, il est vrai, ne parvient que lorsque la nouvelle est déjà périmée, la rumeur dégonflée —, que Jean-Edern Hallier

pourrait bien obtenir le Grand Prix du roman de l'Académie française.

Jean d'Ormesson, Jean Dutourd, me dit-on, seraient acquis à cette idée. Ce ne serait, certes, pas la première fois qu'un jury littéraire couronnerait, à défaut de génie, le génie du bluff.

Mais l'Académie française a mieux à faire.]

### *Philippe Labro : « l'Étudiant étranger »*

Et maintenant, pour conclure, *l'Étudiant étranger* de Philippe Labro (10) ! C'est le roman que je préfère. Son auteur appartient aussi à la comédie médiatique. Il est difficile d'oublier, en le lisant, qu'il a été un journaliste pressé, un brillant metteur en scène de cinéma, le patron de l'information à Radio-Luxembourg. Il se veut acteur autant que spectateur, témoin engagé, à l'affût de tous les drames, de toutes les révolutions, de tous les scandales que nous réserve l'actualité. J'attendais de lui un « *coup de poing* », à la manière de ces romanciers américains — Truman Capote, Norman Mailer — dont l'exemple le hantait comme il inspire encore Sébastien Japrisot.

Eh bien, je me trompais ! Philippe Labro a gommé tout cela : *l'Étudiant étranger* est d'un classicisme déconcertant. Une écriture calme et tranquille, une psychologie sans abîmes ni perversités, des descriptions d'un équilibre parfait, une sorte de sagesse... Ce que j'ai aimé, dans ce récit sans surprises, c'est de retrouver l'Amérique provinciale de ma jeunesse, celle que j'avais entrevue dans les années cinquante. Sans doute, l'université de Virginie (car c'est d'elle qu'il s'agit, j'imagine ; j'ai reconnu ses vertes pelouses, ses platanes, ses magnolias, ses lauriers-roses, les blanches colonnes de la maison du recteur et les jeunes filles en fleurs du collège voisin) est-elle loin, très loin — mentalement à des siècles — de ce que j'ai connu à Harvard l'année 1953. D'un côté, un paradis déjà presque tropical, — ô la douce vallée de la Shenandoah ! — un air de vacances et de liberté, les enfants les plus riches d'Amérique, et les moins pressés d' « arriver ». La proximité du Sud — et la ségrégation, encore impitoyable. De l'autre, une forcerie intellectuelle, sous le

---

(10) Philippe Labro : *l'Étudiant étranger*, roman, 300 p. (Gallimard).

signe des Pères fondateurs (« *The Pilgrim Fathers* »), une démocratie (presque) égalitaire, un puritanisme (contredit mais encore respecté), le culte du courage (la guerre était toute proche), de la vie conçue comme un combat : l'un de nos conférenciers, John F. Kennedy, venait d'être élu sénateur du Massachusetts ; il nous lut des pages de *Profiles of Courage*, qu'il allait publier. Un « battant » comme Henry Kissinger (il avait trente ans) était impensable en Virginie.

Mais il y avait un fonds commun, une atmosphère que Philippe Labro a très finement analysée. L'aspect initiatique de l'Université américaine, son code, ses barrières sociales, ses relations entre garçons et filles, encore marquées par le puritanisme (Dieu, que tout cela a changé !). Le système des *dates*, l'orchidée que l'on offrait à sa *date*, le *necking*, le *petting*, à peu près autorisés, mais l'étreinte n'allait pas plus loin, elle n'allait jamais jusqu'au bout. Les fraternités qui accueillaient les étudiants. Les clubs, les bals, le sport — le terrible football américain ! —, eux aussi codifiés et ritualisés. La certitude que l'Amérique était le premier pays du monde et à peu près le seul que l'on pût habiter sans déchoir.

Le héros, qui a eu la chance de décrocher une bourse, ne discute pas ce code. Il consacre toutes ses forces à se faire accepter par des garçons si différents, à s'intégrer dans cette vaste machine, à entrer dans ce système, clos comme un œuf. Il y parvient, mais il commettra pourtant deux erreurs — graves. Il se laissera aller à aimer une Noire — une Noire pauvre —, April, à une époque où le code social l'interdisait absolument. Passion physique, qu'il vit sans souci de bienséance, brutalement, cyniquement, clandestinement, au fond d'une voiture ou d'un ravin. Passion impossible à vivre au grand jour et à laquelle il lui faudra renoncer.

Il aimera aussi une autre fille, toute différente, mais qui sera encore une marginale. Une héritière de Boston, d'une famille puissante et riche, mais la fille est névrosée, elle a pris en horreur sa mère, sa ville, son éducation comme il faut et la course d'obstacles de la société américaine. Elle a fini par détester la vie « normale », et jusqu'à l'amour. Décider cette péronnelle à accompagner l'étudiant français au bal de l'université sera l'un des douze travaux d'Hercule. Mais cette liaison, elle aussi, finira mal.

Peu importe, car notre étudiant s'est pris au jeu. Le « rêve américain » est devenu le sien. Il a acheté à crédit une voiture. Et le généreux mécénat d'un « ancien » lui permettra d'accomplir à l'université la seconde année dont il rêvait.

Les notations d'époque, parfois trop abondantes (chansons, modes et *hobbies* compris), sont précieuses. Aucun étudiant ne porte encore la barbe. Aucun Noir n'entre à l'Université. Mais on va, dans des boîtes, écouter des musiciens noirs. Ce sont les tout débuts du *rock'n roll*.

Les historiens de demain trouveront dans *l'Étudiant étranger* une exacte image de l'Amérique des collèges des années cinquante, une Amérique qui n'a pas encore totalement disparu — à deux heures d'avion de New York, on la retrouve parfois.

PIERRE DE BOISDEFFRE

P.-S. Un livre admirable, une biographie réparatrice, c'est le *Louis XIV* de François Bluche (Fayard). J'y reviendrai.

---